

# TRAVAILLER TOUS, MOINS, AUTREMENT.

Charles Paveigne

## *Sommaire*

Introduction

I – Temps de travail et temps libre

- 1.1 Bref rappel de quelques concepts
- 1.2 Plus-value et plus-value relative
- 1.3 Création potentielle et négation réelle du temps libre
- 1.4 Produire du surtravail ou du temps libre
- 1.5 Premières mesures du pouvoir prolétarien

II – Travailler moins, travailler autrement

- 2.1 Soumission formelle et soumission réelle du travail au capital
- 2.2 Le travail aliéné
- 2.3 Un seul temps : la vie

Conclusion

---

« Le temps est tout, l'homme n'est rien,  
il est tout au plus la carcasse du temps »

K. MARX

---

## Introduction

*Les luttes ouvrières ont toujours mis en avant la question de la réduction du temps de travail. Conquête d'un temps libre, « à soi », pour vivre. « Pour vivre », c'est une aspiration qui se retrouve aujourd'hui toujours très forte. Si le temps libre apparaît toujours comme le moyen immédiat, accessible, d'un temps à soi, une autre aspiration existe parallèlement, plus moderne, plus profonde : celle de « travailler autrement ». Les patrons eux-mêmes ont été contraints d'en tenir compte : désintéret total de l'ouvrier pour le « travail en miettes, travail aliéné, constaté aussi par tant de sociologues patentés. Contre les ravages de l'absentéisme, du coulage, du sabotage, etc. Ils ont essayé « d'enrichir les tâches ». Peine perdue. Eux qui n'existent que par la possession qu'ils ont du temps des autres, ils ne peuvent pas donner à l'ouvrier la maîtrise du temps.*

*Seul le communisme permettra que l'homme devienne maître du temps. Maître du temps qu'il doit à la nature pour assurer sa survie, parce qu'il a maîtrisé la nature et obtient d'elle aisément de quoi satisfaire ses besoins. Maître du temps qu'il doit aux autres hommes, à la société, parce qu'il coopère volontairement à son édification et satisfait sa nature d'homme dans cette activité vitale. Maître de son temps parce qu'il en est le possesseur réel et que son activité s'intègre librement à la vie sociale.*

*Le texte qui suit n'a d'autre ambition que d'essayer de présenter au lecteur quelques analyses essentielles de Marx sur cette question. Elles permettront certainement à chacun de réfléchir plus loin. Elles sont à tel point profondes et actuelles, que rien aujourd'hui ne les dépasse qui n'en soit des commentaires<sup>1</sup>. Elles tracent à grands traits le programme prolétarien : conquête du temps libre en vue de supprimer le travail aliéné.*

<sup>1</sup> Il s'agit dans cet article essentiellement de citations de Marx tirées des « Grundrisse » (Fondements de l'Economie Politique). Texte de l'édition Pléiade (T II).

# 1. Temps de travail et temps libre

## 1.1 BREF RAPPEL DE QUELQUES CONCEPTS

« *Fabriquer de la plus-value, telle est la loi absolue du capitalisme* » écrit Karl MARX. Partir d'un capital A1 pour obtenir un capital A2 plus élevé, tel est son but unique. Schématiquement l'entrepreneur engage le capital A1 pour acheter machines, usines, matières premières (ce qu'on appelle le capital constant "c" ou encore travail mort puisqu'il représente le travail ouvrier déjà accumulé) et acheter la force de travail nécessaire (le capital variable "v" ou encore travail vivant).  $A1 = c + v$ . Pour obtenir A2, il doit vendre le produit P obtenu de telle sorte à récupérer A1 (c'est à dire  $c + v$ ) et un supplément : la plus-value "pl". La valeur de P s'exprime donc par  $P = c + v + pl$ . Ou encore la « richesse » A2 obtenue par la vente de P est  $A2 = A1 + pl$ . Voilà, de façon simplifiée, le schéma de base de la production capitaliste. Le travail immédiat de l'ouvrier d'une part transfère la valeur de c et v (avancés par le capitaliste) dans les produits, et d'autre part crée en même temps pl. Dans la production, à un moment donné, la valeur de c ne change pas, et ce n'est pas le travail immédiat de l'ouvrier qui la crée (c'est du travail mort). Par contre l'ouvrier doit produire v, pour que le patron récupère cette avance qu'il a faite, et, bien sûr pl. Et ces deux valeurs dépendent l'une de l'autre puisqu'elles sont créées, au même moment, par le même travail immédiat de l'ouvrier.

Traduit en temps de travail de l'ouvrier qui produit P, cela veut dire que celui-ci passe une partie de son temps pour assurer sa subsistance et celle de sa famille : v. Et l'autre partie pour produire pl. Le capitalisme cherche évidemment à ce que v soit minimum et pl maximum. Autrement dit à réduire au plus ce qu'on appelle le temps de « travail nécessaire » (nécessaire à ce que l'ouvrier, et après lui ses enfants, puisse assurer tous les jours son travail), et à augmenter au plus le temps de « surtravail » (celui que s'approprie la bourgeoisie). Marx a ainsi scientifiquement établi que l'ouvrier ne reçoit nullement « sa juste part » du produit qu'il a créé, mais « *tout juste ce qui est nécessaire pour vivre non comme un être humain, mais comme un travailleur, pour perpétuer non pas l'humanité, mais la classe des esclaves ouvriers* ». Le temps de travail nécessaire est celui qui permet à la masse de satisfaire ses besoins sociaux minima, tels que le capitalisme les détermine dans une société donnée (car ces besoins sont évidemment différents suivant le niveau de développement de chaque société). Le temps de surtravail est celui qui permet à la bourgeoisie de jouir et surtout d'accumuler, de s'enrichir.

## 1.2 PLUS-VALUE ET PLUS-VALUE RELATIVE

Comment le capitalisme s'y prend-il pour que la plus-value soit maximum ? Le plus simple est d'abord d'allonger autant que possible la journée de travail. Mais cette méthode atteint vite ses limites naturelles, d'une part, et suscite d'autre part une résistance très vive de la classe ouvrière. Bien sûr, elle est encore employée dans de nombreux pays où le développement du capitalisme est récent, dans les bagnes de Thaïlande ou d'ailleurs, là où même les jeunes enfants travaillent 15 heures et plus par jour. Mais dans les pays développés, c'est surtout une méthode plus cachée qu'utilise le capitalisme : l'allongement non plus absolu, mais relatif du temps de surtravail par rapport au temps de travail nécessaire. De sorte que, pour une journée de 8 heures par exemple, le temps consacré à produire v soit toujours plus réduit, ce qui augmente la part consacrée à produire pl.

En développant le machinisme (et poussé pour le faire par la concurrence), le capitalisme, on le sait, peut produire moins cher logements, nourriture, etc. et donc diminuer v (la valeur des moyens d'existence nécessaires à l'ouvrier et à sa famille).

Et aussi faire produire plus à l'ouvrier dans le même temps, ce qui réduit le temps nécessaire à la production de v par l'ouvrier.

Ainsi aujourd'hui un ouvrier produit environ en 10 heures autant qu'un ouvrier produisait en 40 heures vers 1930. Il produit donc environ 4 fois plus de richesse, mais il est loin de recevoir ne serait-ce que 4

fois plus (ce qui conserverait seulement le rapport travail nécessaire/surtravail initial). Autrement dit, la part de son temps où il produit ce que le patron lui rétrocède (travail nécessaire  $v$ ) a diminué relativement à la part de son temps où il produit ce qui va au patron (surtravail  $pl$ ). L'accroissement du machinisme, c'est l'accroissement de la productivité, c'est l'accroissement de la « plus-value relative ».

C'est surtout de cette façon que le capitalisme réussit à « *produire une plus-value aussi grande et aussi nombreuse que possible* ». Machinisme, automation, productivité : le capitalisme tend à réduire le coût de production de la marchandise au minimum possible. Autrement dit il tend à réduire au minimum le temps de travail nécessaire. Ainsi il accroît le surtravail, à temps de travail constant.

### 1.3 CREATION POTENTIELLE ET NEGATION REELLE DU TEMPS LIBRE

*« Réduisant à son minimum le temps de travail nécessaire, le capital contribue malgré lui à créer du temps social disponible au niveau de tous, pour l'épanouissement de chacun. Mais tout en créant du temps disponible, il tend à le transformer en surtravail. Plus il réussit dans cette tâche, plus il souffre de surproduction ; et sitôt qu'il n'est pas en mesure d'exploiter du surtravail, le capital arrête le travail nécessaire... ».*

Ce passage de Marx (dont nous donnerons la suite plus loin) est remarquable. En quelques lignes on y voit analysée cette contradiction fondamentale du capitalisme : il tend, par la mécanisation et la production de masse, à abaisser le coût des marchandises, et donc le temps de travail nécessaire. Mais il ne peut pas laisser à l'ouvrier le temps libre qui pourrait en résulter, puisque son unique but est justement d'accroître le surtravail. Le capital ne s'intéresse à la réduction du travail nécessaire que s'il peut par là accroître le surtravail. Il « *produit pour produire* ». Le capital n'emploie l'ouvrier que s'il peut lui extorquer le surtravail. Employer tout le monde à la production et réduire le travail de chacun à la satisfaction de ce qui est nécessaire ne l'intéresse pas. Donc s'il y a surproduction, il arrêtera et le travail nécessaire et le surtravail (ce qui, diminuant les revenus, accroîtra encore la surproduction). Cela on le voit bien aujourd'hui. Alors que la productivité est quatre fois plus grande qu'il y a 50 ans, le temps de travail de l'ouvrier actif n'a pas diminué, ou de façon insignifiante. C'est le chômage qui a augmenté.

La cause en est un mode de production fondé sur l'accumulation de capital au profit de quelques-uns (les possesseurs directs et les gestionnaires du capital), qui n'a pour moteur que la création de plus-value. Seul un autre mode de production, qui mettra en œuvre les forces productives (dont l'homme) en vue de la satisfaction des besoins sociaux peut réduire le temps de travail véritablement. Car alors l'ouvrier n'est pas employé en fonction du surtravail qu'il peut produire. Mais en fonction de ce qui est nécessaire à la société : le producteur produit selon ses propres besoins. Cela veut dire qu'il faut que ce soit lui qui décide quoi produire, pour qui, comment.

Le développement du capital est un mouvement créant la possibilité réelle, le potentiel du temps libre en même temps qu'il est la négation réelle du temps libre pour les masses<sup>2</sup>. Il ne peut empêcher cette potentialité d'exister et de se traduire en une puissante aspiration au temps libre dans les masses : temps pour une activité à soi<sup>3</sup>.

Nous reviendrons sur cette question dans la dernière partie de cet article. Le développement du machinisme n'est pas neutre, simplement technique. Pour obliger l'ouvrier au surtravail le capitalisme développe l'organisation du travail de façon que l'ouvrier soit soumis à la machine, son temps, ses rythmes, qu'il ne soit plus qu'un instrument de la machine. Ainsi, loin de faciliter et d'abrégier le travail ouvrier, la machine « *lui enlève toute autonomie, tout caractère attrayant* ». Rivé à la machine, soumis à elle, l'ouvrier n'est pas éloigné par rapport à elle de ce que Ch. Chaplin a décrit dans « Les Temps Modernes ».

<sup>2</sup> « Certes le travail produit des merveilles pour les riches, mais le dénuement pour l'ouvrier. Il produit des palais, mais pour l'ouvrier il n'y a que des tanières. Il produit la beauté, mais l'ouvrier est estropié. Des machines remplacent le travail, mais une partie des ouvriers est rejetée dans un travail barbare, l'autre est elle-même transformée en machines. Il produit l'esprit, mais pour l'ouvrier c'est l'imbécillité et le crétinisme ». (K. Marx).

<sup>3</sup> Voir l'extrait « La perruque » dans la revue Cause du Communisme n° 4.

Là aussi « *le capital est la contradiction en acte* ». Il tend à réduire au minimum le temps de travail, mais doit refuser cette réduction à l'ouvrier. Il doit river l'ouvrier à la machine, mais entraîne chez lui le dégoût de la machine. Il crée des millions de chômeurs et en même temps refuse la diminution de la journée de travail pour ceux qu'il emploie.

#### 1.4 PRODUIRE DU SURTRAVAIL OU DU TEMPS LIBRE

De cette contradiction naît un puissant sentiment de « bon sens » dans les masses : il est facile de réduire le chômage à zéro. Que tous travaillent et que chacun travaille moins, de telle sorte que la même richesse totale soit produite avec moins d'efforts (et bien sûr répartie différemment, nous y reviendrons, notamment pour réfuter l'objection que cela augmenterait les coûts de production).

Revenons un moment à ce passage où Marx explique que plus le capitalisme « *réussit dans cette tâche (de réduire le travail nécessaire et augmenter le surtravail, ndrJ), plus il souffre de surproduction, et sitôt qu'il n'est pas en mesure d'exploiter du surtravail, le capital arrête le travail nécessaire* ». Il poursuit ainsi : « *Plus cette contradiction s'aggrave, plus on s'aperçoit que l'accroissement des forces productives doit dépendre non pas de l'appropriation du surtravail par autrui, mais par la masse ouvrière elle-même. Quand elle y sera parvenue - et le temps disponible perdra du coup son caractère contradictoire - le temps de travail nécessaire s'alignera d'une part sur les besoins de l'individu social, tandis qu'on assistera d'autre part à un tel accroissement des forces productives que les loisirs augmenteront pour chacun, alors que la production sera calculée en vue de la richesse de tous...* ».

Nous soutenons donc à fond l'aspiration des masses au temps libre, une aspiration vraie et donc puissante. Mais il faut, pour cela, en montrer cette condition : que la masse ouvrière elle-même puisse s'approprier la disposition du surtravail. Autrement dit, qu'elle arrache le pouvoir à la bourgeoisie (qui ne se laissera pas dépouiller de ce qui est la base matérielle même de son existence) par la révolution<sup>4</sup>.

Il y a antagonisme absolu entre la bourgeoisie qui n'a d'intérêt qu'à augmenter le surtravail et le prolétariat qui veut le réduire<sup>5</sup>. Cet antagonisme apparaît bien clairement aujourd'hui. La bourgeoisie, PC et PS compris, ergote sur 1 ou 2 heures de réduction, là où 5 ou 10 heures seraient possible. Et surtout elle se bat mordicus pour imposer, en échange, une hausse de productivité à travers un accroissement du temps de fonctionnement des machines (travail en équipe, heures sup, travail de nuit, etc.). A regarder ce qui se passe, on voit que les 39 heures du PC-PS et ces mesures qui l'accompagnent visent finalement à augmenter la plus-value relative, le temps de surtravail (voir PLP, n°40). L'heure de moins équivaut en fait à des heures de surtravail en plus. Une miette de réduction du temps de travail, une tonne d'augmentation de l'exploitation. Le capitalisme ne peut pas faire autrement.

Ouvrons ici une parenthèse. On entend souvent, y compris chez les ouvriers : « oui mais si on travaille moins, à production égale il faudra embaucher, la masse salariale s'accroîtra et l'entreprise produira trop cher et coulera ». Certes dans le cadre du capitalisme et de la concurrence. Mais que sous-entend ce raisonnement ? Que le coût de production ne dépend que de la valeur de la force de travail,  $v$ . C'est bien ce que veulent nous faire croire les bourgeois. Mais ils « oublient »  $pl$ . Le prix des produits :  $p = c + v + pl$  ne changera pas pourtant si on augmente  $v$  (la masse des ouvriers et leurs salaires) et si on diminue  $pl$ . C'est bien une mesure immédiate que peut prendre le prolétariat (évidemment pas la bourgeoisie) au pouvoir. Diminuer  $pl$ , ce n'est pas annuler les investissements nécessaires aux progrès, aux besoins sociaux, etc. pour cela il devra toujours rester du surtravail. Mais  $pl$ , c'est loin de n'être que

<sup>4</sup> Sans oublier qu'après la prise du pouvoir, reste à empêcher qu'une « nouvelle bourgeoisie » d'Etat ne se forme par l'appropriation de ce surtravail.

<sup>5</sup> Ne disons pas l'annuler à ce stade, mais le réduire « à la mesure qu'exige, dans des conditions de production données de la société, la constitution d'un fond d'assurance et de réserve et aussi l'élargissement constant de la reproduction à la mesure des besoins sociaux » (Capital, Livre III). Ceci conformément à ce que Marx a analysé dans sa critique du Programme de Gotha quand il dit que l'ouvrier ne recevra pas le « produit intégral » de son travail, puisqu'il faut prélever sur « son produit » de quoi remplacer les machines usagées, accroître et améliorer la production, les frais d'administration, d'enseignement, de santé, etc.

de l'investissement comme tentent de le faire croire les patrons (sous la forme : « Les bénéfiques d'aujourd'hui sont l'investissement de demain et l'emploi d'après-demain »). Pl c'est ce qui sert à verser de hauts revenus à tous les bourgeois, à entretenir toutes ces couches parasites créées par le capitalisme (la publicité par exemple, la masse des bureaucrates et agents du capital, les intermédiaires de toutes sortes dans le commerce, la finance, etc. etc.). Pl c'est encore les revenus des propriétaires, les salaires des flics, les bombes et armes, bien d'autres choses encore que le prolétariat réduira ou supprimera. Ainsi, pour parler schématiquement, en même temps que le nombre d'ouvriers augmentera par la mise au travail de tous les « improductifs », en même temps diminuera le temps de travail de chacun. Et ceci sans augmenter les coûts de production, au contraire, puisque la société n'aura plus à entretenir toutes sortes de couches bourgeoises, petites et grandes. Il lui en coûtera moins cher de payer Mr. Untel comme ouvrier producteur de biens socialement utiles, que comme notaire, boursier, rond de cuir ou footballeur professionnel aujourd'hui.

Réduire le temps de travail, c'est diminuer le temps de surtravail. Et donc supprimer l'existence en tant que classes de ceux qui vivent de ce surtravail, pour les mettre eux-mêmes à participer au travail qui aura été défini comme socialement utile. La richesse produite (toutes choses supposées égales par ailleurs) ne diminuera pas. La place des gens dans la production sera changée. Et aussi la répartition des richesses produites. On voit ici le lien entre le temps libre, l'élimination de la bourgeoisie, le bouleversement des rapports de production.

## 1.5 PREMIERES MESURES DU POUVOIR PROLETARIEN

A partir de là, on peut formuler les deux mesures essentielles que prendra immédiatement le prolétariat au pouvoir, comme Marx les a indiquées, et qui réduiront réellement le temps de travail<sup>6</sup> :

1/ Chacun doit travailler, « qui ne travaille pas ne mange pas ».

2/ Diminution de la journée de travail.

Chacun doit travailler, cela ne veut pas dire à n'importe quel travail (sinon la situation d'aujourd'hui ne serait pas changée). Le pouvoir ouvrier contrôle toutes les branches de la production. Il prévoit ce qu'il faut pour la consommation en fonction d'une part des possibilités permises par le niveau de développement des forces productives et d'autre part des besoins des individus. Il prévoit aussi ce qu'il faut pour assurer les réserves sociales (fond « d'assurance ») et enfin l'élargissement même de la production (« investissements ») afin d'assurer la poursuite du progrès. Bref, le niveau de production est calculé en fonction des besoins sociaux, de l'utilité sociale de cette production (et non pas par la recherche de la plus-value, l'enrichissement et la jouissance de quelques-uns). L'utilité, les besoins, le niveau de la production doivent donc être déterminés collectivement par tous les producteurs associés. En fonction de quoi le temps de travail nécessaire est calculé et réparti entre tous (et en fonction des capacités de chacun).

Cela suppose donc, comme nous venons de l'évoquer, la suppression d'une foule d'activités inutiles ou nocives. De plus la gratuité de certains besoins comme la médecine, la santé, le logement, etc. qui s'étendra petit à petit, libérera pour d'autres activités une nombreuse main d'œuvre administrative (exemple : suppression dans ce cas de la paperasserie de la Sécurité Sociale). De même que, d'une façon générale, une meilleure organisation sociale, le dépérissement de l'Etat, etc. Il ne s'agit pas ici de décrire une société que seules les masses réaliseront, mais de faire voir grossièrement de quelle façon le principe « chacun travaille à un travail socialement utile » contribue à réaliser la diminution du temps de travail potentiellement produite par le capitalisme lui-même et le développement des forces productives.

Ceci n'est encore que la phase inférieure du processus qui mène au communisme. Au lieu que le

<sup>6</sup> Nous n'envisageons pas ici la situation, tout à fait possible et même probable, d'une destruction considérable des forces productives par la guerre (impérialiste ou civile), ce qui aurait pour conséquence de nécessiter un gros effort de reconstruction

surtravail de la masse des ouvriers actifs entraîne un accroissement du chômage pour nombre d'autres prolétaires et l'oisiveté pour quelques intellectuels et bourgeois comblés de loisirs (ou comblés d'une activité dans laquelle ils satisfont leurs besoins), le travail nécessaire réparti entre tous et réduit à la satisfaction des réels besoins sociaux crée du temps libre pour chacun. Et « *grâce aux loisirs et aux moyens mis à la portée de tous la réduction au minimum du travail social nécessaire favorisera le développement artistique, scientifique etc. de chacun* ». Chacun pourra se livrer à des activités intellectuelles, culturelles, politiques, etc.

Marx nous donne la conclusion suivante. Economie de temps c'est d'abord l'essentiel. Mais il reste encore à ce point la séparation temps de travail / temps disponible. Le temps de travail a été égalisé entre tous, mais il reste encore quelque peu une « malédiction », plus ou moins forcé, contraint. Ce que doit, malgré lui, l'homme à la société, en échange de quoi il reçoit proportionnellement la part qui lui revient du produit social. Dans cette partie de son activité l'homme se sent encore dominé par la société, il y a extériorité, opposition, domination. L'activité de l'homme lui apparaît encore comme une activité pour l'échange, non pour lui-même. Pour lui-même c'est seulement le temps libre. Cette dualité temps de travail - temps libre, société - individu, peut et doit être dépassée dans la lutte pour le communisme, dans la lutte pour changer le rapport de l'homme au travail afin que celui-ci « *ne soit pas seulement un moyen de vivre, mais devienne lui-même le premier besoin vital* » (phase du communisme supérieur).

Nous disons ici que la revendication du temps libre est une revendication immédiate tout à fait accessible, à condition que le prolétariat prenne le pouvoir et change les rapports sociaux dans le sens de « à chacun selon son travail ». L'accroissement du temps libre constitue une base qui permet d'avancer vers la suppression de l'antagonisme temps de travail / temps libre. Car « *le temps libre - qui est à la fois loisir et activité supérieure - aura naturellement transformé son possesseur en un sujet différent, et c'est en tant que sujet nouveau qu'il entrera dans le processus de l'activité immédiate* » (souligné par nous). Oui, par l'accès qu'il permet à une activité supérieure (scientifique, culturelle, politique etc.), le temps libre transforme l'homme, ses rapports avec les autres, avec la nature, et donc permet qu'il transforme son travail lui-même, qu'il domine la machine au lieu d'être dominé par elle, qu'il participe consciemment à l'activité collective et sociale au lieu d'en être exclu, bref qu'il se réalise comme homme.

## 2. Travailler moins et travailler autrement

### 2.1 SOUMISSION FORMELLE ET SOUMISSION REELLE DU TRAVAIL AU CAPITAL

Reprenons un peu l'exposé de la première partie de cet article concernant la façon dont le capitalisme s'emploie à augmenter la plus-value. A l'origine de ce mode de production, le travail de l'ouvrier n'est pas très différent de celui de l'artisan. Dans la manufacture il fabrique, par exemple, un vêtement pour le compte du capitaliste qui l'emploie au lieu de le faire pour le sien. Mais le travail est, dans les deux cas, aussi complexe, nécessitant, du début à la fin, une grande expérience et habileté de la part de l'ouvrier qui l'exécute. Celui-ci garde donc une certaine maîtrise sur ce qu'il produit. Il a un savoir-faire, un métier qui lui donne une certaine satisfaction, une certaine autonomie.

« *Le procès de travail est soumis au capital et le capitaliste entre comme dirigeant en chef dans le procès, il est aussi, immédiatement, le procès d'exploitation du travail d'autrui. Voilà ce que j'appelle soumission formelle du travail en capital* ». Soumission formelle donc parce que le capitaliste s'est assujéti le travail d'autrui, mais ne l'a pas encore vraiment transformé. Il s'en accapare seulement les fruits « *dans le but de faire de l'argent avec de l'argent* ». Pour augmenter la plus-value, il n'en est pas encore à pouvoir transformer le travail et augmenter la productivité. Il ne peut, pour l'essentiel, qu'allonger la journée de travail.

Par la suite, nous avons vu que le capitaliste se heurte à la limite physique de la journée de travail, et qu'il peut, avec la mécanisation, augmenter la plus-value relative (la part de surtravail par rapport au travail nécessaire). Mais la mécanisation s'accompagne d'une transformation du procès de travail, d'une spécialisation et division des tâches, décomposées, parcellisées, chronométrées pour obtenir, de force, le rendement maximum de l'ouvrier. Le capitaliste utilise sa position dominante sur le travail, obtenu dès la phase de la soumission formelle, pour transformer le procès de travail lui-même. Marx dit que sur la base primitive de la subordination directe du procès de travail au capital « *va s'élever un mode de production capitaliste technologique et spécifique qui modifiera la nature réelle du procès de travail et ses conditions réelles. Ce n'est qu'à partir du moment où ce mode de production entre en action que se produit la soumission réelle du travail au capital* ». Alors l'ouvrier est déqualifié, dépossédé de son savoir-faire qui passe du côté des « puissances intellectuelles de la production » et dans les machines. Il n'est plus qu'instrument parmi les instruments aux yeux du capitaliste. Et, comme eux, interchangeable, sans pouvoir, anonyme, numéro dans la masse de ceux qui n'ont plus à vendre que leurs bras et même plus un « métier », une intelligence. « *De même qu'on peut considérer la production de plus-value absolue comme expression matérielle de la soumission formelle du travail au capital, on peut de même considérer la production de plus-value relative comme expression matérielle de la soumission réelle du travail au capital* ».

Avec la soumission réelle se réalise pleinement la tendance du capitalisme à produire pour produire. Le producteur n'est qu'un moyen de la production, subordonné à elle, et celle-ci est le but unique, sans souci du producteur, indépendamment de lui. Elle devient une chose étrangère, opposée à lui.

### 2.2 LE TRAVAIL ALIENE

La tendance du capital est « *l'accroissement de la force productive du travail et la négation toujours plus grande du travail nécessaire. L'effectuation de cette tendance c'est la transformation du moyen de travail en machinerie... Dans la mesure où le temps de travail - la simple quantité de travail - est présumé par le capital comme le seul élément déterminant, dans la même mesure le travail immédiat et sa quantité cessent d'être le principe déterminant de la production, de la création des valeurs d'usage... Le travail (immédiat, nldr) n'apparaît plus tant comme partie intégrante du procès de production. L'homme se comporte bien plutôt comme un surveillant et un régulateur vis-à-vis du procès de production... L'ouvrier apparaît comme superflu pour autant que son action n'est pas déterminée par le besoin du capital... (le travail immédiat) est réduit, quantitativement, à des proportions infimes, et, qualitativement à un moment, certes, indispensable, mais subalterne par rapport au travail scientifique*



*général et à l'application technique des sciences naturelles, par rapport à la force productive générale qui découle de l'organisation sociale de l'ensemble de la production... ».*

Le capitalisme développe à la fois le machinisme et la division du travail. C'est-à-dire qu'il crée à la fois la possibilité pour l'homme de réduire à peu de chose les tâches contraignantes, ingrates, « inférieures » de la production (surveillance, régulation, entretien, etc.) en même temps qu'il les réserve à la masse des travailleurs manuels tandis que le travail scientifique, technique, créateur est réservé aux « puissances intellectuelles ». D'un côté le travail « dévalorisé », de l'autre le travail « valorisé ». Ceci pour reprendre ce terme de « dévalorisation du travail » que tant de sociologues constatent aujourd'hui, mais qu'ils ne parviennent pas à expliquer au fond. Ils proposent toutes sortes de palliatifs aux capitalistes pour « motiver » plus et contraindre l'ouvrier à un travail qui lui répugne absolument : depuis les primes et autres « stimulants matériels » jusqu'à « l'enrichissement des tâches », et sans oublier les moyens répressifs (contre l'absentéisme, les congés maladie, le coulage, le sabotage, etc.). Mais ils se gardent bien d'aller au fond du problème : libérer l'ouvrier de l'asservissement à la machine, qu'il ne soit plus le serviteur d'un processus de production qui lui est extérieur tant que l'ouvrier est voué au « travail immédiat », travail subalterne dominé par la machine (qui concentre en elle le travail scientifique et technique dont l'ouvrier est exclu). Mais qu'il puisse réellement accéder au « travail scientifique général » qui est celui qui permet à l'homme aujourd'hui de dominer le processus de production, d'en être le maître, de se réaliser à travers lui en accordant son activité à son essence d'être conscient façonnant la nature.

Autrefois l'outil, aux mains de l'ouvrier, l'unissait à ce qu'il produisait. L'outil permettait en effet « d'accorder l'activité du travailleur à l'objet de celle-ci ». Au contraire la machine « accorde l'action de la machine à la matière première », à l'objet. Plus elle est automatique, plus elle réduit le travailleur à un rôle de surveillance du déroulement de cette action extérieure à lui. L'outil demande son habileté, son expérience, son initiative créatrice. La machine ne lui demande que d'être servie. Son activité est en quelque sorte étrangère à sa conscience. C'est elle qui impose son rythme, ses méthodes. L'ouvrier devient inessentiel par rapport à la machine<sup>7</sup>.

Ceci bien sûr parce que le capitalisme, en même temps qu'il développait le machinisme, développait aussi la division du travail pour contrôler et contraindre l'ouvrier. Le machinisme transforme le travail, transforme le rapport de l'homme à la nature : l'habileté, l'expérience, le « métier » cèdent le pas au travail scientifique et technique qui fait appel aux plus hautes capacités de l'homme. Mais le capitalisme a contraint l'ouvrier aux opérations parcellisées, répétitives, de serviteur de la machine, réservant à d'autres le travail créateur. Ceci pour enlever toute maîtrise à l'ouvrier sur le processus de production, afin de pouvoir le dominer et l'obliger au surtravail pour le capitaliste (le déposséder du travail pour le déposséder du produit du travail). Ainsi, ce qui est enlevé à l'ouvrier comme possibilité de préparer, d'organiser, de concevoir le travail et le produit va être confié par le capitaliste à un petit nombre de salariés qui seront dispensés des travaux manuels et chargés de « penser » l'organisation générale du travail. « *Les puissances intellectuelles de la production se développent d'un seul côté parce qu'elles disparaissent sur tous les autres. Ce que les ouvriers parcellaires perdent se concentre en face d'eux dans le capital. La division manufacturière leur oppose les puissances intellectuelles de la production comme la propriété d'autrui et comme pouvoir qui les domine.*

*L'enrichissement du travailleur collectif, et par suite du capital, en forces productives sociales, a pour condition l'appauvrissement en forces productives individuelles ».*

Ce passage du Capital répond comme un écho à la description faite par Marx du travail aliéné plusieurs années auparavant<sup>8</sup> : « *Or, en quoi consiste la dépossession du travail ? D'abord dans le fait que le travail est extérieur à l'ouvrier, c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son être ; que, dans son travail, l'ouvrier ne s'affirme pas, mais se nie ; qu'il ne s'y sent pas satisfait, mais malheureux ; qu'il n'y déploie pas une libre énergie physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit. C'est pourquoi l'ouvrier n'a le sentiment d'être à soi qu'en dehors du travail; dans le travail il se sent extérieur à soi-même. Il est lui quand il ne travaille pas et quand il travaille il n'est pas lui. Son travail n'est pas volontaire mais*

<sup>7</sup> Sur ce thème, voir Marx : « Le travailleur devant l'automatisation ». La Pléiade, TII, p297 et suivantes.

<sup>8</sup> Dans « Ebauche d'une critique de l'Economie Politique », voir le chapitre « Le travail aliéné », La Pléiade, TII p56 et suivantes.

*contraint. Travail forcé, il n'est pas satisfaction d'un besoin, mais seulement un moyen de satisfaire des besoins en dehors du travail. La nature aliénée du travail apparaît nettement dans le fait que, dès qu'il n'existe plus de contrainte physique ou autre, on fuit le travail comme la peste. Le travail aliéné, le travail dans lequel l'homme se dépossède, est sacrifice de soi, mortification. Enfin l'ouvrier ressent la nature extérieure du travail par le fait qu'il n'est pas son bien propre, mais celui d'un autre, qu'il ne lui appartient pas ; que dans le travail l'ouvrier ne s'appartient pas à lui-même, mais à un autre... on en vient donc à ce résultat que l'homme (l'ouvrier) n'a de spontanéité que dans ses fonctions animales : le manger, le boire et la procréation, peut-être encore dans l'habitat, la parure, etc. et que dans ses fonctions humaines il ne se sent plus qu'animalité : ce qui est animal devient humain, et ce qui est humain devient animal ».*

L'homme vit entièrement dans la nature et de la nature. Il se distingue de l'animal sur ce point en ce qu'il poursuit une activité consciente de transformer la nature, de modifier en permanence son rapport à elle. Sa liberté est d'en comprendre les lois et phénomènes afin de les utiliser à cette transformation (« La liberté est l'intelligence de la nécessité »). C'est dans cette activité consciente de transformation qu'il est homme. Il vit de la nature, mais produit aussi la nature en façonnant le monde. Son activité, parmi les autres hommes et avec eux collectivement, doit lui permettre d'atteindre à cette jouissance d'une création libre. Elle doit être activité à travers laquelle l'individu contribue à la réalisation des besoins sociaux et se réalise en tant qu'homme, se crée lui-même. Une activité grâce à laquelle la nature, le monde lui apparaissent de plus en plus comme son œuvre.

Au contraire de cela le capitalisme rend le monde étranger et hostile à l'ouvrier. Le travail aliéné rompt le lien de l'homme avec la nature. Dans le travail aliéné l'homme n'agit pas libre mais contraint, il ne façonne pas la nature mais est dominé par elle (son « environnement » comme disent les sociologues), il ne se crée pas lui-même mais est ce que la machine capitaliste l'oblige à être (« métro-boulot-dodo »), son activité n'est que de trouver les moyens de subsister et non de se construire : « *la vie elle-même apparaît comme un simple moyen de vivre* ».

Analysant ainsi ce qu'est le travail aliéné, Marx poursuit en disant : « *voyons maintenant comment le concept de travail aliéné, dépossédé, doit s'exprimer et se manifester dans la réalité* ». Dans la réalité, il se passe que si l'ouvrier est dépossédé de tout pouvoir sur son travail, l'acte de production aussi bien que sur l'objet et le produit de son travail, c'est bien parce que cela est en possession d'un autre. Ainsi le travail aliéné, qui est séparation de l'homme d'avec la nature, produit dans la réalité d'autres séparations concrètes : « *il produit aussi le rapport dans lequel d'autres hommes se trouvent à l'égard de sa production et de son produit, de même qu'il produit ses propres rapports avec ces autres hommes* ». Autrement dit : « *le rapport du travailleur au travail engendre le rapport du travailleur au capitaliste (ou à tout autre maître du travail quelque nom qu'on lui donne<sup>9</sup>). La propriété privée est donc le produit, le résultat, la conséquence nécessaire du travail dépossédé, du rapport aliéné de l'ouvrier à la nature et à lui-même... si la propriété privée apparaît comme la raison, la cause du travail aliéné, elle en est bien plutôt la conséquence* ». A une époque où la nationalisation de la propriété privée nous est présentée comme l'essence du socialisme, cette analyse de Marx vient opportunément nous rappeler que c'est le travail aliéné qui produit les rapports sociaux capitalistes (la division du travail) et que ce sont ces rapports eux-mêmes qui à leur tour sont à la base de l'existence des classes. La révolution ne consiste pas à changer « le maître du travail » et à laisser intact l'opposition de l'homme à la nature et le rapport social des hommes entre eux qui en résulte. Elle ne consiste pas à rendre un peu plus « démocratique » la vie à l'usine et dans la ville, un peu moins dur le travail et même à en réduire le temps : mais à le changer, à supprimer complètement le travail aliéné.

## 2.3 UN SEUL TEMPS : LA VIE

Améliorer un peu les conditions de travail, augmenter le temps libre, c'est conserver par ailleurs un

<sup>9</sup> « A tout autre maître du travail quelque nom qu'on lui donne », on a dans ce membre de phrase la base d'une critique fondamentale des sociétés « socialistes » à la sauce révisionniste. La nationalisation doit y apparaître aujourd'hui comme un simple changement de « maître », et nullement comme un support de l'appropriation réelle de son travail par l'ouvrier.

temps de travail aliéné. C'est donc conserver aussi le rapport des classes, les classes et l'oppression. L'opposition temps de travail/temps libre est une contradiction qui doit être dépassée. Tant qu'elle existe, c'est que le temps de travail est une contrainte, une malédiction, temps de travail aliéné qui produit toujours la séparation, l'opposition, entre ceux qui produisent et ceux qui dirigent, ceux qui n'ont pas la disposition de ce qu'ils produisent et ceux qu'ils l'ont. Il y a donc toujours des « maîtres » du travail et de l'organisation sociale dans son ensemble. De ce fait, le temps libre lui-même ne l'est pas complètement, car ce secteur n'échappe pas à leur emprise d'une part et d'autre part il ne permet pas à l'ouvrier de retrouver les moyens d'une libre activité de transformation de la nature, moyens intellectuels et matériels qui restent possession des « puissances intellectuelles » de la bourgeoisie<sup>10</sup>. Le temps libre n'est jamais vraiment libre tant qu'il est opposé au temps de travail.

Suffirait-il en effet à l'ouvrier de produire plus de richesses et de travailler moins ? Nous avons vu que le capitalisme tend à augmenter la productivité (la plus-value relative). Quand bien même l'ouvrier pourrait récupérer une infime partie de l'augmentation du surtravail qu'il accomplit ainsi, cela ne changerait pas au fond sa situation d'ouvrier exploité. On voit au contraire que sous le capitalisme ce que l'ouvrier peut gagner en loisirs, en temps libre, d'un côté, il le perd d'un autre en aggravation des conditions de travail et de l'aliénation du travail. Ouvrier, plus il produit de richesses, plus celles-ci sont accumulées par le capital et se retrouvent en face de lui sous forme de ces usines, machines, chaînes de production conçues pour lui faire produire encore plus de richesses, le déposséder encore plus, l'écraser encore plus. « *Plus l'ouvrier se dépense dans son travail, plus le monde étranger, le monde des objets qu'il crée en face de lui devient puissant, plus il s'appauvrit lui-même, plus son monde intérieur devient pauvre, moins il possède en propre... plus l'ouvrier produit, moins il a à consommer; plus il crée de valeurs, plus il perd en valeur et en dignité...* ».

C'est ce cycle infernal que doit rompre la lutte prolétarienne. Car contrairement à ce que disent les économistes et idéologues des classes dominantes, le travail n'est pas obligatoirement la malédiction du travail aliéné. « Tu travailleras à la sueur de ton front », c'est la condamnation immémoriale de Dieu, chassant Adam du paradis, reflet de l'aspiration de l'homme à vivre libéré d'avoir à vouer sa vie à survivre. A vivre autrement. Esclavage, corvée, salariat ne sont que des formes historiques particulières et momentanées du travail, permettant à une seule minorité de vivre l'oisiveté. Mais l'homme a toujours cherché une activité par laquelle il se crée en créant le monde (voir aujourd'hui les exemples de la « perruque », du bricolage, du retour chez certains à la vie pastorale, les peintres ou musiciens du dimanche, etc. qui sont les signes appauvris de cette recherche).

Il y a aspiration et donc lutte chez l'homme pour une activité qui soit l'expression de sa nature profonde : une activité créatrice, consciente, de transformation du monde et de lui-même. Non pas produire pour produire, mais produire sa vie par son activité. Non pas activité qui soit simple moyen de subsistance, mais activité vitale : « *L'animal ne produit que ce dont il a immédiatement besoin pour lui et pour sa progéniture ; il produit d'une façon partielle, quand l'homme produit de façon universelle ; il ne produit que sous l'emprise du besoin physique immédiat, tandis que l'homme produit alors même qu'il est libéré. L'animal ne produit que lui-même, tandis que l'homme reproduit toute la nature...* ».

Cette aspiration à l'activité vitale, au travail émancipé, c'est évidemment le prolétariat qui en est la classe porteuse par excellence. Parce que c'est elle qui subit le travail aliéné, qui est dépouillée de toute satisfaction dans son travail. Parce que c'est elle qui produit pour l'essentiel les biens matériels et qui donc est capable d'organiser cette production autrement, qui connaît le potentiel de liberté que contient le développement de la productivité sans le capitalisme lui-même.

Le prolétariat est la classe qui a le plus intérêt à lutter (et la capacité à le faire) pour réunir les deux conditions essentielles afin que le travail de production matérielle puisse revêtir le caractère d'un travail libre, émancipé. Conditions qui sont selon Marx :

<sup>10</sup> Voir ce que sont les loisirs sous le capitalisme : organisés et dominés par lui. « Sea, sex and sun », tiercé, Club Méditerranée, et jusqu'au bricolage du dimanche par lequel l'homme tente de retrouver, sans en avoir les moyens, cette libre activité de transformation de la nature. Il y aurait à faire toute une étude des loisirs aliénés et des aspirations qui tentent de s'y exprimer et sont récupérées ou étouffées par le capitalisme.

1/ « *si son contenu social est assuré* ». Il doit s'agir d'un travail tel que ceux qui le font aient conscience qu'il satisfait un besoin déterminé comme utile par la société elle-même. Le but est de produire une valeur d'usage et non pas de la plus-value (on le sait, sous le capitalisme, la valeur d'usage n'est au mieux que le support de la plus-value). Il ne s'agit pas de savoir avant tout si le produit contient le maximum de quantité de travail, mais s'il est « utile ». « *La valeur d'usage est sans rapport avec l'activité humaine en tant que source et création de produits ; ce que vise cette activité (la production de valeur d'usage, ndr), c'est l'existence du produit au profit de l'homme* ».

2/ « *s'il est d'un genre scientifique et devient en même temps du travail général* ». C'est-à-dire s'il tend à être l'occasion pour l'homme d'exercer et développer ses facultés les plus élevées, créatrices et intellectuelles (en même temps que pratiques) : un travail nouveau qui est libéré de la division et parcellisation du travail, de la coupure intellectuel-manuel ; un travail qui crée des valeurs d'usages particulières en même temps que de la façon la plus « générale », intégrant art et technique, recherche et application, conception et fabrication, décision et exécution, enseignant et enseignant, etc.

Quand cela se réalise (phase supérieure du communisme) le temps de travail n'est plus la mesure de la richesse. La richesse est le libre développement de l'individu dans une société qui absorbe et utilise harmonieusement les capacités que chacun apporte en même temps qu'elle satisfait les besoins de tous.

## En conclusion

Le prolétariat doit se fixer le but de supprimer le travail aliéné. C'est la seule façon de créer un homme vraiment homme. Le temps libre en est la première condition<sup>11</sup>. Le temps libre est une mesure immédiate que l'ouvrier doit exiger de la société contemporaine. La lutte contre l'augmentation relative du temps de surtravail est d'ailleurs permanente. Mais il n'y réussira de façon significative qu'en prenant le pouvoir car il touche là un point vital du mécanisme de l'exploitation. En réalisant cette mesure, le prolétariat accomplira le premier pas vers la création d'un homme nouveau, sortant de l'abrutissement où l'a plongé le capitalisme. Car « *le temps libre - qui est à la fois loisir et activité supérieure – aura naturellement transformé son possesseur en sujet différent, et c'est en tant que sujet nouveau qu'il entrera dans le processus de la production immédiate* ». Par le temps libre en effet le prolétaire pourra exercer une activité nouvelle pour lui dans tous les domaines de l'intelligence, ce qui changera sa conception du monde, ses rapports avec les autres hommes et le transformera lui-même l'amenant à une autre conception du travail et de la vie, les deux ne faisant qu'un tout. La marche au communisme commence donc par cette mesure du temps libre, accompagnée d'autres mesures donnant au prolétaire les moyens d'y occuper son intelligence (accès réel aux sciences, arts, techniques, etc.). Mesures qui permettront de surmonter la division temps travail/temps libre elle-même, par la transformation de l'homme, de son activité, afin que la vie elle-même fusionne loisirs et travail comme activité créatrice, libre, voulue, qui sera « *le premier besoin vital* ».

Ce mouvement est d'ailleurs inscrit dans le mouvement du capitalisme lui-même. Il n'a rien d'inventé ou d'utopique, mais naît du sein du capitalisme, ainsi que Marx l'a analysé.

- Le capitalisme crée du temps disponible, mais ne peut que le transformer en surtravail (ou

<sup>11</sup> « Si on présuppose une production communautaire, la détermination du temps demeure, bien entendu, essentielle. Moins il faut de temps à la société pour produire du blé, du bétail, etc. plus elle gagne de temps pour d'autres productions matérielles ou spirituelles. De même, chez un individu particulier, l'universalité de son développement, de sa jouissance et de son activité dépend de l'économie de temps. Economie de temps, voilà à quoi se réduisent en dernière analyse, toutes les économies. La société doit répartir également et judicieusement son temps afin d'obtenir une production conforme à la totalité des besoins... Economie de temps ainsi que distribution planifiée du temps entre les différentes branches de production, telle demeure donc la première loi économique sur la base de la production communautaire » (K.Marx - Grundrisse).

supprimer tout travail)

- Le capitalisme crée la classe ouvrière comme classe dépossédée et aspirant à la suppression de l'appropriation du surtravail par autrui et au développement pour son compte des forces productives.
- Le capitalisme tend lui-même à donner une telle place au machinisme et à l'automatisation dans la production, que le rôle du temps de travail immédiat comme mesure nécessaire de la richesse apparaît de plus en plus superflu<sup>12</sup>.

A grands traits on peut tracer l'axe du déroulement de la lutte ouvrière sur ce terrain. Dès aujourd'hui le prolétariat exige les 35 heures (« *journée normale de travail. En aucun autre pays le parti ouvrier ne s'en est tenu à une revendication aussi imprécise, mais toujours il assigne à la journée de travail la durée qu'il considère comme normale compte tenu des circonstances* » Critique du programme de Gotha). Il prend le pouvoir et réalise vraiment (dès que l'économie est remise sur pied) la réduction du temps de travail. En même temps il organise la répartition du travail entre tous, suivant les besoins sociaux. « *Le temps de travail nécessaire s'alignera d'une part sur les besoins<sup>13</sup> de l'individu social, tandis qu'on assistera d'autre part à un tel accroissement des forces productives que les loisirs augmenteront pour chacun...* ». Le temps disponible sera la mesure de la vraie richesse.

L'accroissement du temps libre s'accompagne nécessairement de replacer chacun dans le processus de la production et de redéfinir les besoins sociaux (élimination des couches et classes parasites, des productions « inutiles », etc.)<sup>14</sup>. Ici le prolétariat domine le procès de travail et le réorganise de telle sorte que tous y participent, mais n'a pas encore supprimé vraiment le travail aliéné. Dans cette phase du début de la marche au communisme, il sera encore « *plus nécessaire de régler la durée du travail, de distribuer le travail social entre les différents groupes productifs, enfin d'en tenir la comptabilité* ». C'est d'abord qu'il y a toujours la règle de la nécessité : il faut arracher de quoi vivre à la nature, et cela ne se fait pas sans peine car on n'en est pas encore à un développement suffisant des forces productives. Il reste des travaux pénibles et durs à partager entre tous. C'est encore aussi la pénurie relative, il faut répartir les ressources. Bref, il reste une répartition des tâches et des produits par la voie de la contrainte, de l'obligation, de la réglementation. Les mentalités aussi n'ont pas encore assez évolué pour que l'homme puisse surmonter son antique aversion contre le travail en concevant - un autre rapport au travail, au lieu d'opposer les loisirs au travail toujours vécu comme malédiction. L'homme ne comprend pas encore vraiment son activité comme élément de l'activité sociale, se fondant dans celle-ci. La contradiction temps de travail nécessaire/surtravail de l'époque capitaliste est remplacée par la contradiction temps de travail/temps libre de la phase inférieure du communisme.

Mais le temps libre devient un moyen pour supprimer cette contradiction<sup>15</sup>. Par lui et par le fait que le

<sup>12</sup> « A mesure que la grande industrie se développe, la création de la richesse vraie dépend moins du temps et de la quantité de travail employés que de l'action des facteurs mis en mouvement au cours du travail, dont la puissance efficace est sans commune mesure avec le temps de travail immédiat que coûte la production ; elle dépend plutôt de l'état général de la science et du progrès technologique, application de cette science à la production... Le capital œuvre ainsi à sa propre dissolution comme forme qui domine la production ».

<sup>13</sup> Les besoins augmentent bien sûr avec le développement historique, et sont plus grands au fur et à mesure que l'homme maîtrise la nature et développe ses capacités aussi bien que ses exigences de civilisation. Mais le développement des forces productives pour les satisfaire est tout aussi considérable.

<sup>14</sup> On imagine bien que ce ne sera pas le combat le moins difficile pour le prolétariat que de transformer des centaines de milliers d'emplois de ronds de cuir en emplois ouvriers (cf. en Chine la résistance des étudiants à partir de la campagne ou à l'usine). De même pour transformer des habitudes et des productions comme aujourd'hui l'automobile, etc.

<sup>15</sup> « La révolution pourrait venir plus tôt que nous ne souhaiterions. Le comble du malheur c'est quand les révolutionnaires doivent se soucier du pain des gens » (Marx à Engels). Ce comble du malheur est ce qui est arrivé en URSS ou en Chine. Alors il était impossible, dans des conditions de famine épouvantable, à Lénine, par exemple, et aux bolcheviks d'avancer à fond dans la réduction du temps de travail et dans la transformation du travail. Au contraire, il fallait les « Samedi communistes », le taylorisme, la production par tous les moyens immédiats. Pas de temps libre, c'est aussi pas de vie politique et culturelle pour les masses, pas de collectivisation réelle, pas de soviets vivants. Pas de temps libre, c'est la toute-puissance du parti et de l'administration. Donc, finalement, la reproduction des classes.

Pas de temps libre, le temps consacré tout entier au travail nécessaire, vu la faible productivité de celui-ci, c'est bien « le comble du malheur » pour les révolutionnaires. « Le développement des forces productives est une condition indispensable, car sans lui, c'est la pénurie qui deviendrait générale, et, avec le besoin, c'est aussi la lutte

prolétariat s'est emparé du pouvoir et dispose donc des moyens nécessaires, peut se développer l'activité créatrice de l'homme, de toutes ses capacités artistiques, culturelles, politiques etc. Donc par lui l'homme se transforme et transforme sa conception du travail. C'est évidemment une lutte de classes très longue et difficile contre la bourgeoisie qui veut conserver l'essentiel : sa place dans la division du travail, son pouvoir intellectuel « d'expert », de « spécialiste », de dirigeant - et les privilèges qui en découlent inévitablement (voir les cris d'horreurs que poussent les bourgeois petits et grands, à propos de la GRCP, à l'idée qu'ils pourraient être envoyés à la campagne ou à l'usine gagner leur croûte). La lutte ne portera pas seulement sur l'extension du temps libre, même si ce sera l'aspect essentiel dans une première période, mais bien plus encore sur la répartition du travail entre tous et la disparition du privilège réservé aux « puissances intellectuelles » du travail scientifique, culturel, artistique, etc...

Il faudra que le temps disponible soit temps pour développer l'activité créatrice des masses ouvrières, réduire et supprimer l'écart qui les sépare des « puissances intellectuelles ». Le temps disponible devra être l'apprentissage du « travailler autrement », c'est-à-dire s'approprier réellement la maîtrise de la production et du pouvoir dans tous les domaines. Plus les masses pourront exercer leur initiative, et plus les forces productives se développeront rapidement ainsi que diminuera le temps de travail contraint et la division du travail. Fin du règne de la nécessité, développement de l'abondance, le travail devient activité libre. On atteint alors la phase supérieure du communisme. On passera « de chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins ».

Le temps de travail s'abolit. Il n'existe plus comme fraction particulière de la journée de l'individu opposée au reste de celle-ci. Il n'est plus la part de sa vie qu'il « faut bien » sacrifier à la survie. Il ne mesure plus la richesse du produit. Seule compte sa valeur d'usage. Et l'homme se réalise dans la production de valeur d'usage : satisfaction de ses besoins et désirs de tous. Son activité est donc libre. Il n'est plus la carcasse du temps. C'est le temps, limité, de sa vie qui est la carcasse de l'homme.